

Les sept plans de la conscience

Les sept plans de la conscience ont été expliqués depuis des millénaires par les Hindous qui en vérifient, à chaque âge, l'authenticité ; mais ces sept plans de la conscience se trouvent partout dans le monde. Ils sont la structure de l'univers et de l'homme, la montée intérieure de la présence divine en nous, que l'on peut appeler l'âme, vers l'union avec son Seigneur.

Il y a en nous une soif, une aspiration vers le bonheur, vers la compréhension de la vie, de notre être et de l'invisible, et vers le Seigneur, que Jésus exprime lui-même lorsqu'il dit, dans l'Évangile de Jean : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Des fleuves d'eau de la vie couleront de son sein." C'est donc bien de nous-même, du fond de nous-même, que doivent jaillir l'éveil et la lumière qui sont en nous et attendent. Pour l'Inde, cette attente s'appelle la *Kundalinî*, l'Enroulée. Elle est, pour le sage hindou, l'énergie divine, base et substance de notre être qui, dans son expression manifestée de soi, est enroulée, repliée, au bas de notre colonne vertébrale.

La *Kundalinî* c'est l'âme, l'âme en nous que nous ne connaissons pas, bien qu'elle soit la partie principale de nous-même. La *Kundalinî* c'est ce souffle de vie, cette présence de l'Esprit, cette exigence de la lumière qui, d'une certaine façon, est dans un sommeil et doit être réveillée afin de commencer son travail et sa montée en nous. Or,

physiologiquement, il est exact que depuis le coccyx, vertèbre inférieure de notre colonne vertébrale, il y a, au travers de cette colonne, un canal dont les savants de l'Occident ne savent pas très bien à quoi il sert mais dont les Orientaux ont fait, depuis des millénaires, le chemin par où passe cette énergie lorsqu'elle s'éveille et monte au travers des sept plans de la conscience pour parvenir au sommet de la tête dans son épanouissement total. Travail authentique mais invisible.

Les sept plans de la conscience sont également présents dans la Bible. Simplement on n'a pas voulu les y voir et, jusqu'à présent, on n'a jamais donné d'explication dans ce sens. C'est ce que j'ai fait dans mon livre *L'exégèse Spirituelle de la Bible*, où j'ai reconnu que les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse, *au milieu desquels marche Celui qui ressemblait à un fils d'homme* et qui est un être de lumière, sont précisément les sept plans de la conscience et de la vie dans la création. Ces sept plans sont le plan physique, le vital, le mental-vital, le mental, le mental supérieur, le psychique et le spirituel. Chacun d'eux devra être accompli puis dépassé ; et savoir qu'il y a un travail de dépassement, de croissance intérieure à faire est un premier élément de grande importance dans la vie spirituelle.

Premier plan *muladhara*

Nous prenons tout d'abord conscience de notre corps, au plan de la conscience physique, appelé, en Inde, *Muladhara*, de deux racines sanscrites dont l'une est *mula*, le fondement, l'origine, et l'autre *dhara*, la cavité. Le fondement, l'origine, est cette cavité apparemment vide contenant, en nous, la force de l'Esprit et aussi l'exigence de la lumière. Car l'exigence de la lumière est en nous, de même que l'obligation d'essayer de nous élever vers la lumière de la connaissance. La connaissance de l'invisible, la connaissance de Dieu, est le but de notre vie parce que l'arrivée de la Kundalinî au faite de sa montée est l'union de la vie incarnée avec le divin.

Ce premier plan de conscience, premier *shakra*, comprend quatre pétales, les quatre éléments de la création et de la vie dans le monde.

Ces quatre éléments sont là, sur le plan concret de la manifestation, en l'homme et dans la vie. Ils sont également présents dans l'Apocalypse, où les sept chandeliers d'or sont à la fois les sept plans de l'individu et de la création ; car ils ne déterminent pas seulement l'homme, mais l'univers et toute la vie. Nous pouvons ainsi établir un rapport entre ce que nous sommes et le cosmos, et ceci élargit déjà la compréhension de notre être matériel et humain. Nous sommes un individu mais nous faisons partie du cosmos et par le cosmos nous faisons partie du Divin qui est l'origine, le commencement et la substance de tout. Dès le premier plan où nous prenons conscience de notre être physique, nous pouvons donc déjà nous libérer d'une certaine partie de ce que nous appelons notre égoïsme. Le seul problème, au fond, est de s'élargir soi-même, de sortir de l'étroitesse de notre vision des choses, de nous incorporer à la terre et au monde, et de ce fait, de nous incorporer aussi au Divin qui est l'origine, le devenir et la fin de toute vie.

Ainsi, en prenant conscience de ce fondement, *Muladhara*, cavité contenant notre âme, la force de notre esprit, en même temps que les éléments de la vie cosmique et de la vie divine en nous, nous apprenons déjà que, par notre démarche sur la terre, notre destin est de grandir dans l'exigence de la lumière, de monter vers une connaissance toujours plus vaste, toujours plus profonde, toujours plus libre et toujours plus généreuse de nous-même, des autres et de la vie.

Dans l'Apocalypse — rappelons que "Apocalypse" signifie révélation et non catastrophe, révélation de Dieu, de Dieu en l'homme — après la vision merveilleuse *des sept chandeliers d'or au milieu desquels marche Celui qui ressemblait à un fils d'homme*, le Seigneur lui-même, soutenant et donnant leur sens à ces sept plans de la conscience et de la vie, il y a les sept Lettres adressées aux sept Eglises, et il se trouve que ces sept Lettres sont une description pertinente de chacun de ces sept plans de la conscience.

La première lettre, adressée à l'Eglise d'Ephèse, répond exactement à ce qu'est le premier plan de la conscience, celui de la matière. On y trouve cette parole admirable : *Je sais, dit le Seigneur, que tu fais le mensonge*. Rien n'est plus vrai. La matière ne ment pas. Elle est

ou elle n'est pas. Mais elle ne ment pas. Et puis il y a ce reproche : *Souviens-toi d'où tu es tombé et repens-toi, autrement j'ôterai ton chandelier de sa place.* De quoi la matière doit-elle se souvenir ? Que son origine est Dieu, qu'elle aussi est faite de l'Esprit. Tout est né de l'Esprit, tout vient de l'Esprit et la substance de la matière vient de l'Esprit. Les savants de notre époque le savent et le disent mais nous ne le vivons pas. L'important, dans l'éveil de cette âme en nous, est de vivre les évidences dont nous sommes faits pour leur permettre de s'épanouir et de s'élever vers leur vraie Réalité. Rappelons-nous que, en général et malgré nous, nous voyons les choses avec une grande étroitesse. Il faut apprendre à les voir avec beaucoup de largeur et de générosité. La générosité comporte l'oubli de soi et l'accomplissement de soi.

Il s'agit donc, dans ce premier plan de conscience où sommeille l'âme, de lui permettre de se réveiller. A cela contribuent la prière et l'adoration. *C'est Toi que je veux, Toi seul*, ainsi que le dit Rabindranath Tagore. *C'est Toi que je veux, Toi seul.* Il faut se répéter cette conviction, se concentrer sur ce Dieu présent concrètement au bas de notre colonne vertébrale avec l'espoir qu'un jour l'âme s'éveillera et que la montée d'un plan de conscience à un autre pourra commencer. Ce sera l'accomplissement de ce que nous sommes en réalité. Car nous sommes la possibilité de la connaissance. Nous sommes la possibilité d'un devenir infini. L'homme est, sur la terre, promis à connaître Dieu, à connaître son origine. Et ceci est un immense espoir auquel il faut essayer de répondre.

Deuxième plan *Svadhishthâna*

Le deuxième plan de la conscience est le plan vital, celui des organes générateurs. Là est le départ juste de la création où la vie peut se multiplier et grandir dans la connaissance de soi. Ce centre s'appelle *Svadhishthâna*, "celui qui possède un bon emplacement de combat, qui est bien situé." Effectivement, nous avons reçu les forces, les capacités, les facultés nécessaires pour nous épanouir, nous développer, nous accomplir dans ce que nous appelons la vie. Ce plan, ce *shakra* ou lotus — chaque plan est représenté par un lotus — a six pétales. Il est la

béatitude de la vie éclore à sa vérité temporelle par la conception et l'intelligence des formes. Le chiffre six est celui de l'inachèvement — sept est le chiffre de la plénitude ; quatre celui de la matière ; trois celui de l'Esprit. Il y a donc à la fois, en *Svadhishthâna*, une grande faculté donnée par la qualité de l'emplacement de départ, de combat, et un inachèvement. En effet, sur ce plan-là, la dualité joue avec une grande autorité. Il y a la vie et il y a la mort, l'agréable et le désagréable, le bien et le mal.

Par cette dualité nous sommes pris dans une sorte de jeu dont précisément le but et la réussite sont de parvenir à la conception de l'Unité. Tout est Un, tout est Esprit, tout est Lumière, tout est Dieu. Ceci ne nous est pas évident et nous avons, nous le sentons bien, un grand travail à faire pour parvenir à dépasser cette obsession des dualités afin de naître à la vision et à la joie de l'Unité.

Ce second plan de conscience correspond à la deuxième lettre de l'Apocalypse adressée à la ville de Smyrne. "Smyrne" signifie la myrrhe. Nous sommes donc au plan de l'offrande et de l'adoration, et la faculté permettant à la vie de s'élever au-dessus de ses limites est justement celle de l'offrande et de l'adoration. Vivre en offrant chaque moment, chaque élément de la vie, chaque effort de la vie, à la vie elle-même qui les accomplit dans l'Infini de l'Eternité. C'est le manque d'adoration et d'offrande de soi qui fait que les hommes, si souvent, tournent en rond et ne parviennent pas à dépasser une certaine impuissance. Il est cependant nécessaire de la dépasser et, sur le plan de la vie, l'offrande et l'adoration sont un moyen puissant pour y parvenir. Dans l'Ancien Testament, au Livre de l'Exode, après avoir donné Sa loi au peuple d'Israël, l'Eternel lui ordonne de faire une offrande devant le tabernacle, chaque matin et chaque soir. Offrir chaque journée à ce qui peut l'accomplir plus haut dans l'Infini. Le chemin de l'éveil de la matière est la vérité. Le chemin de l'éveil de la vie est l'adoration.

Troisième plan *Manipura*

Le troisième plan de la conscience est celui du mental. L'intelligence mentale est la caractéristique de l'homme. Par sa raison, il reconnaît les êtres et les objets, les nomme, les analyse et travaille avec eux d'une façon différenciée. Ce jeu devant être lui aussi dépassé. Ce troisième plan est nommé *Manipura*, mot composé de la racine *man*, signifiant penser, croire, examiner, imaginer, comprendre, connaître, honorer, et *pura*, remplir, satisfaire, combler. Ce lotus a dix pétales en correspondance avec la notion des dix incarnations de Vishnou. Dix incarnations de Dieu qui, de façon répétée, descend sur la terre pour aider la création et l'humanité à s'accomplir en Lui. Dans la Bhagavad Gîtâ, le Seigneur dit : *Chaque fois que le mal et l'obscurité augmentent sur la terre parmi les hommes, Je m'incarne*. Précisons aussi que, toujours selon l'Inde, un cycle complet de vie universelle comporte dix incarnations de Vishnou, Dieu protecteur de l'humanité, Dieu sauveur.

Sur le plan mental, ces dix pétales sont dix possibilités pour l'intelligence mentale et la raison de comprendre quelque chose du Divin et de grandir en Lui. Par l'intelligence, certes, mais aussi par le cœur et par l'effort dans l'action. Les deux racines de *Manipura* sont en ce sens très intéressantes. Les différentes significations de la racine *man* présentent une progression qui est une révélation en soi. Les mots sanscrits, un peu comme les mots grecs, ont quantité d'acceptions semblant parfois s'opposer les unes aux autres, mais qui, en réalité, se complètent et forment une sorte de constellation devenant finalement en nous une lumière, une exigence de lumière réalisée qui nous conduit à une compréhension plus haute.

Man signifie tout d'abord *penser*. Penser, c'est prendre dans sa conscience l'objet vu, l'idée passante ou le personnage rencontré ; savoir qu'ils sont là. C'est le premier acte de la pensée et du mental. Le deuxième sens est *croire*. Croire est un pas de plus. Croire à une chose c'est déjà la faire sienne, agir, vivre, avancer avec elle, lui accorder une certaine force de révélation, de compréhension, de joie ou de tristesse. Quand on pense une chose sans la croire, elle n'a pas pour nous grand intérêt mais dès le moment où elle est crue elle devient partie

de nous-même, chemine avec nous et peut déclencher en nous un progrès ou un recul. Le troisième sens : *examiner*, est encore un pas supplémentaire. Essayer de connaître mieux, de comprendre mieux, peut-être d'utiliser d'une certaine manière. L'objet en cause, à ce moment-là, devient une étude d'où peut naître la possibilité d'une intelligence plus grande. C'est le travail de la science dans tous les domaines, de la religion, de la théologie, de la pensée, d'examiner pour tenter de mieux saisir, de mieux connaître et peut-être de mieux employer. Et ensuite *s'imaginer*, intérioriser l'objet qui devient partie de nous-même et d'un travail cherchant à deviner, à explorer tout ce que cet objet porte en lui d'autre que son apparence extérieure. L'imagination est un élément très important de notre plan mental. Sans elle, on peut affirmer qu'il n'y a pas de progrès spirituel possible. L'imagination est nécessaire. C'est une possibilité de nous représenter ce que nous ne connaissons pas, en y croyant, en l'adorant, tout en étant humble et disposé à dépasser ce que l'on a compris. Ce qu'Einstein a dit de la science est vrai aussi de la religion : "Il faut toujours être disposé à réviser et même à rejeter une vérité qui paraissait indiscutable." Il faut avoir le courage de remettre Dieu en question, même plusieurs fois au cours de sa vie, de comprendre par quoi nous l'avons diminué, par quoi nous l'avons enfermé dans des définitions qui ne peuvent être justes que relativement puisque Dieu est l'infini, l'éternel, l'insondable et l'invisible. La grande erreur est d'enfermer le Seigneur dans des dogmes, de limiter la foi à des postulats auxquels on n'ose plus toucher. Dieu est la Vie et nous connaissons mal la Vie. Dieu est l'Esprit et nous connaissons mal l'Esprit. Il faut donc être prêt à remettre en question, à accepter de perdre Dieu pour Le retrouver plus haut, plus loin. Et, au fond, c'est là toute la leçon de Golgotha et de Pâques. Dieu meurt à une apparence de Soi le soir de Golgotha, et au matin de Pâques le tombeau est vide. Il n'y a plus d'image, plus personne. Il y a autre chose d'impalpable, d'invisible, à chercher. Jésus, apparaissant à Marie de Magdala au matin de Pâques, le dit clairement : "Ne me touche pas. Je ne suis pas encore monté vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu." Il faut attendre que cette remontée s'accomplisse en nous-même, alors, un jour, nous connaissons quelque chose de valable de Dieu. Jusque là, surtout, on peut s'aider de son imagination, on peut croire en sachant qu'en croyant et en s'aidant de son imagination on va grandir et dépasser

ce qu'on croyait juste, pour aboutir à autre chose que nous ne sommes pas capables de déterminer d'avance.

Après s'imaginer, il y a *comprendre*, prendre avec soi, intérioriser, saisir quelque chose de plus vrai et de plus fondamental. Notre objet — notre objet qui est Dieu — chose indifférente et assez limitée tout d'abord, acquiert ainsi, progressivement, d'autres éléments et d'autres facettes jusqu'à ce stade où maintenant l'intelligence humaine est capable de comprendre. Comprendre, par exemple, qu'elle est incapable de se représenter Dieu avec vérité. Cette compréhension est essentielle. Il faut avoir l'humilité de se dire que, là aussi, il y a en nous une impuissance que nous devons dépasser. Nous ne hâtons pas de dire que nous possédons la vérité et que nous connaissons Dieu. Non. Essayons de comprendre, de grandir selon une compréhension que la vie, avec tous ses éléments, nous permet d'approfondir. Mais cela en appliquant la parole admirable et si vraie de Socrate : "Je sais seulement que je ne sais rien." A notre époque où l'on sait tant de choses, où l'orgueil de la science est si grand et l'emprise des découvertes techniques si importante sur notre destin, il est bon de se rappeler cette parole du vieux Socrate près de mourir. C'est alors que nous commençons à comprendre et que l'objet de notre étude acquiert une certaine vérité.

Après comprendre il y a *connaître*. Connaître — naître avec — est beaucoup plus que comprendre. Nous retrouvons ici l'enseignement de tous les hymnes vediques et de toute la Bible, qui est de croître. Croître en esprit et en vérité. "Grandir en sagesse, en stature et en grâce, devant Dieu et devant les hommes." Ce n'est pas plus compliqué que cela : grandir. Il faut accepter de grandir, mais nous avons souvent de la peine à le faire. Connaître c'est commencer à devenir la réalité de l'objet que l'on étudie. Cet objet étant Dieu, connaître c'est commencer à devenir une compréhension de l'invisible, commencer à naître, à croître dans la vision de l'invisible plus réel que le visible.

Enfin : *honorer, adorer*. Honorer, adorer est la plus grande intelligence. Cela aussi nous l'oublions. Oui, la plus grande intelligence est d'être capable d'adorer et d'honorer parce que, quand on honore et qu'on adore, on se donne. L'objet qui, au début, était une simple

constatation et une simple prise de conscience, devient cela à quoi l'on s'ouvre. On se donne pour s'y consacrer et pour devenir la beauté, la vérité, la profondeur, la révélation de cela à quoi l'on se donne.

Tous ces sens viennent culminer dans la deuxième racine du mot *Manipura* : remplir, satisfaire, combler. La plénitude de l'intelligence que nous avons analysée avec les différents sens de la racine *man* est d'être comblée, satisfaite, remplie.

Comprendre, connaître, est la seule chose qui puisse réellement satisfaire un être humain. Quand nous comprenons et connaissons véritablement, alors nous sommes comblés. Mais il y a davantage que cela. Dans l'Évangile selon Saint Matthieu, lorsque Jean-Baptiste a baptisé Jésus, une voix se fait entendre du ciel, disant : "Celui-ci est mon fils bien-aimé — et nos traductions habituelles ajoutent : en lequel j'ai mis toute mon affection." Il y a là un pléonasme qui ne nous apprend pas grand'chose. Si nous avons la curiosité d'aller voir le texte grec, nous remarquons que le mot employé est *eudokèsa*, participe passé du verbe *eudokéo*, qui s'accorde avec la voix, *hè phonè*, et qui veut dire : combler, satisfaire. "Celui-ci est mon fils bien-aimé dans lequel je suis comblé." Dieu doit être comblé en nous, c'est-à-dire parfaitement capté, parfaitement compris, parfaitement connu. Voilà notre travail, notre destin. Voilà aussi notre joie, notre plénitude.

Le plan mental n'a donc pas à être contraint, opprimé, détruit, mais à être transfiguré dans la Lumière et par la Lumière. Il doit être comblé par ce qui l'habite : Dieu. Dans la Bhagavad Gîtâ un passage merveilleux dit ceci : "Je suis l'Habitant et la Demeure. Je suis la Demeure et l'Habitant." L'Esprit, le Seigneur, la Vérité nous habite, et nous avons à honorer, à aimer, à combler cette Vérité en nous. C'est le travail de la raison et de l'intelligence autant que des autres plans de la conscience et de la vie.

Mais nous savons combien ce plan de conscience est orgueilleux, centré sur lui-même et à quel point il n'a pas envie de sortir de ses limites. Voilà pourquoi, d'une façon assez magistrale, la troisième lettre de l'Apocalypse est adressée à Pergame, du grec *pergamos* : la citadelle,

la place forte. Quel mot pourrait mieux convenir à ce plan de conscience qui est bien une citadelle refusant de se rendre, de céder à la pression de l'Esprit en elle afin de grandir et de s'épanouir dans sa Vérité qui est la révélation de Dieu en l'homme ? Cette lettre se termine par ces paroles remarquables : "A celui qui vaincra, je donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc et sur ce caillou est écrit un nom que nul ne connaît si ce n'est celui qui le reçoit." A celui qui *vaincra* qui ? Ou quoi ? La victoire est le refrain des lettres de l'Apocalypse mais ce qui doit être vaincu n'est pas nommément désigné. Il s'agit du *moi individuel*, de notre petite personne limitée qui prend toute la place et ne veut pas céder sa prérogative. A celui qui vaincra son moi individuel, je donnerai la manne cachée, c'est-à-dire la nourriture de l'Esprit, afin qu'il grandisse en Moi. Je lui donnerai un caillou blanc — le caillou de la vérité, de la pureté — sur lequel est écrit un nom que nul ne connaît si ce n'est celui qui le *reçoit* : le nom de notre nature propre, de notre initiation à soi, de la connaissance de soi, et le nom de la sainteté, de la vérité divine, de la réalité de Dieu — un nom que nul ne connaît. Un nom qui ne peut être limité par aucun autre nom sur la terre.

Comme il est faux de grandir un nom, fût-ce celui de Jésus-Christ, et d'affirmer qu'il est le seul vrai ! Jésus l'a dit lui-même : "Tout péché sera pardonné à l'homme. Tout blasphème contre le Fils de l'Homme sera pardonné mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pardonné ni dans ce temps, ni dans le temps à venir." Le blasphème contre l'Esprit est le blasphème contre la réalité même de notre être, la base, le fondement de notre existence, l'Esprit. L'Esprit qui est un, qui est tout, et dont aucun nom sur la terre ne donne la totalité.

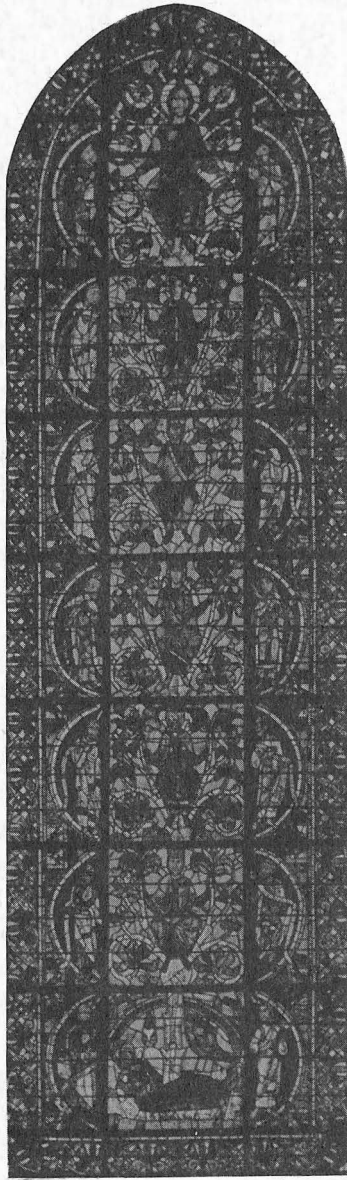
Il faut cependant à l'homme un nom, un visage divin à adorer, et qui l'aide, qu'il suive comme un guide et comme un maître pour le soutenir dans sa recherche et dans sa transformation intérieure, cela est vrai. Nous avons besoin d'un visage à aimer, d'un nom divin à vénérer, et il est certain que ce nom est pour nous toute la Vérité. Mais ne l'imposons pas comme La Vérité à laquelle doit se soumettre obligatoirement toute autre créature. Un Hindou a dit très à propos : "Toutes les mères divines sont La Mère, mais ma mère est ma mère." Toutes les mères divines sont la *Shakti*, sont Dieu, la révélation de l'Absolu,

mais ma mère est ma mère. Nous pouvons dire la même chose de Jésus-Christ. Toutes les incarnations divines sont une seule et la même mais Jésus-Christ est pour moi Jésus-Christ. Celui que j'adore est celui que j'adore. Il est unique pour moi. Il est unique pour moi mais que chacun trouve celui qui est unique pour lui. Et nul n'a le droit d'imposer à d'autres sa propre foi. La Bhagavad Gîtâ va plus loin. Elle affirme : "La foi de l'un est un péché pour l'autre." Il faut que notre foi jaillisse du fond de notre vérité intérieure.

On explique, dans l'Inde, que la *Kundalinî* est la Mère divine, la *Shakti*, sur le chemin ascendant de son union avec l'Absolu. Or il y a en Inde une autre notion importante qui est celle de l'*Ishta*. L'*Ishta* est notre divinité de prédilection mais ce n'est pas nous qui la choisissons, c'est elle qui nous choisit. Elle est l'aspect du divin correspondant à notre nature et capable d'avoir avec nous des contacts féconds, une vie commune vraie. Car nous devons avoir une vie commune avec Dieu pour pouvoir progresser. Le nom de cet *Ishta* nous est donné dans la prière, dans le recueillement, si nous le demandons avec amour et assiduité. Il peut être Jésus-Christ : Rappelons-nous ces moines qui parcouraient la Russie en répétant la Prière de Jésus : "Jésus-Christ, Fils de Dieu, notre Seigneur, aie pitié de nous." C'est de la manne, cela ! A force de répéter de tels mots, ces moines parvenaient à une conscience de Dieu qui avait épanoui leur mental à un plan supérieur. "Mon Seigneur et mon Dieu", "Notre Père qui es aux cieux", ou bien le nom de Râm, celui de Lakshmî, de Shiva, d'Indra, de Vishnou, de Krishna. Tous ces noms sont Dieu donné aux hommes sur la terre pour Se faire connaître et pour Se faire aimer. Et ces noms nous choisisent, établissent avec nous un rapport qui peut devenir vivant, l'origine d'une vraie croissance spirituelle, d'une vraie montée de l'âme, présidant à toute la vie du corps, à toute la vie de l'homme, et comblant enfin le plan mental de la raison : elle le remplit, l'inspire, et lui permet d'aller plus haut.

Quatrième plan *Anahata*

Nous arrivons au quatrième stade, le plan mental supérieur, *Anahata*, le jeûne = "qui ne se nourrit pas de la terre mais du ciel, qui



Vitrail de la cathédrale de Chartres. Arbre de Jessé représentant les 7 plans de la conscience.

ne respire pas.” Ce plan correspond au dépassement de la prépondérance physique et mentale dans la conscience. *Anahata*, le jeûne ne se nourrit donc plus des biens de la terre. Mais je m’empresse de préciser qu’il n’implique pas le fait de cesser de s’alimenter concrètement. C’est une erreur de croire qu’en pratiquant des ascèses dures et précises l’on arrive plus vite à un résultat attendu ! La vie toute entière est divine et c’est en la vivant simplement, là où nous sommes, avec la volonté de grandir en Dieu, que les éléments de notre vrai jeûne nous sont donnés. Un Swâmi a dit : “Ce n’est pas à l’homme de choisir son propre renoncement.” Le renoncement c’est Dieu qui l’impose et fixe ce qui doit Lui être sacrifié. Le plus souvent, ce n’est pas ce que l’homme attendait. Le jeûne consiste à se détacher peu à peu de la nourriture de la terre comme un but en soi, comme un plaisir en soi, en vivant pleinement mais sobrement, avec mesure en tout, et en sachant qu’au travers de la vie vécue avec le souvenir de Dieu, le vrai jeûne s’établit en nous. Nous nous désintéressons de quantité de choses dans la vie terrestre pour être emplis de la notion de Dieu, de l’espoir de Dieu, de la croissance en Dieu.

Le lotus Anahata a douze pétales. Ce chiffre, d’une grande signification, correspond à un cycle. Dans l’Inde on considère en général que, pour un moment d’authenticité spirituelle, de contact vrai avec Dieu — et nous en avons tous à l’occasion — il faut douze ans avant que ce moment s’incarne et s’accomplisse en nous. Que ces douze ans n’entraînent pas de découragement, car ils sont pleins d’un travail créateur et donc sources de joie ! Les douze pétales représentent ce temps de douze années ou ces vingt-quatre ans, ces trente-six ans, peut-être, dont nous avons besoin pour qu’une compréhension spirituelle authentique arrive à maturité, c’est-à-dire à être Dieu en nous et Dieu seul. C’est cela la maturité : n’avoir plus conscience que de Dieu seul, en tout et en tous. Rappelons-nous ici la parole que Shri Râmakrishna prononça vers la fin de sa vie : “C’est depuis que je vois Dieu en tout homme que je connais Dieu.” C’est depuis que je vois Dieu en tout homme, que je vois Dieu en toute chose, que je connais Dieu !

Dieu et Dieu seul. Et le mental se tait. Il jeûne. Il ne se nourrit plus de ses propres pensées, de ses désirs, de ses ambitions, de cette sorte

de travail mécanique qui est souvent le sien. Il se nourrit du silence, de l'adoration, de la patience, de la consécration. Et, peu à peu, notre *Kundalini*, notre âme, grandit vers un épanouissement nouveau. Elle dépasse l'emprise qu'ont sur nous la forme et le nom. Jusque-là nous sommes rivés à la forme et au nom, et de Jésus-Christ lui-même nous avons fait une forme et un nom, alors qu'il est l'Eternel, l'Infini, la Plénitude de l'Esprit en nous. Dépenser la prépondérance physique et mentale veut dire simplement ne plus se laisser prendre aux apparences mais regarder à l'intérieur. Regarder à l'intérieur et comprendre du dedans. Avoir cette soif de connaître de l'intérieur.

Anahata correspond, dans l'Apocalypse, à la ville de Thyatire. Thyatire est l'ivresse démoniaque du culte de Dionisos. Et en Thyatire il y a Jézabel qui se dit prophétesse de Dieu mais qui ne l'est pas. Et l'Eternel dit : "Je frapperai de mort ses enfants." Les œuvres du mental, de la conscience dualiste, lorsqu'elles ne sont pas transcendées, offertes plus haut et purifiées dans la transparence de l'Esprit, sont des œuvres de mort. Elles vont, viennent et passent. Il faut accueillir en soi, à un moment donné, ce jeûne par rapport au mental, par rapport à la terre, pour s'épanouir dans une connaissance qui devient immatérielle, sans nom ni forme, qui devient Dieu selon Sa nature et non plus selon ce que nous en faisons. Là réside le grand piège de l'homme : il comprend Dieu à sa mesure, l'Esprit suivant ses limites ; mais s'il accepte de se dire que cette limite doit être dépassée, que cette mesure est insuffisante, alors il grandit et acquiert, progressivement, une connaissance plus haute et plus vraie. S'il s'en tient au nom et à la forme, sans essayer d'aller plus haut, il reste dans l'ignorance. Et l'ignorance est l'origine de tous nos maux.

Douze pétales. Douze, vingt-quatre ou trente-six ans etc pour un cheminement, une croissance. *Le temps, en fait, n'existe pas*. Et quand on aime vraiment, quand on se consacre vraiment à la recherche de la vérité, le temps n'est jamais trop lent et la recherche jamais payée trop cher. Ceci les saints chrétiens l'affirment. "Une seule des grâces reçues dans ma prison vaut plus que des années de souffrance" a dit Saint Jean de la Croix. Le temps disparaît. Le temps-réalité n'existe pas. Douze ans d'effort pour entrer "dans la joie du Maître", la joie du

Maître dont nous parle Jésus dans l'une de ses paraboles : Le maître de la maison part et laisse ses richesses à ses serviteurs pour qu'ils les fassent produire. Quand il revient, il dit à l'un d'entre eux : "C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses. Je te confierai beaucoup. Entre dans la joie de ton Maître." Entre dans la joie de ton Maître ! Quelle récompense démesurée face à douze années d'effort ! Entrer dans la joie du Maître !... dans la sérénité de la Connaissance !

Cinquième plan *Vishuddha*

Et voici le cinquième plan de la conscience, *Vishuddha*, de la racine *Vishud* : devenir parfaitement pur, parfaitement clair. C'est le lotus à seize pétales, au niveau de la gorge, le centre du Verbe de Vérité. Dans l'Apocalypse, il correspond à la ville de Sardes, où ceux qui ont été fidèles marchent en vêtement blanc avec le Seigneur. C'est un plan de perception où la dualité est déjà largement dépassée et où la conscience commence à voir juste, à voir vrai, à comprendre selon la blancheur de l'Esprit et non plus selon l'obscurité du mental dualiste. Là se trouve l'étape importante du Verbe de Vérité, la compréhension des Ecritures selon l'Esprit et non plus selon l'homme et le mental intellectuel et dualiste. L'homme se tait beaucoup, déjà, et il laisse parler l'Esprit en lui. Sur ce plan se situe principalement le travail du *mantra*. Le *mantra* n'est pas une formule magique ou sacrée par laquelle nous allons nous garantir de certaines difficultés. Le *mantra* naît, dit l'Inde, de l'Absolu. Il est le Verbe de Vérité créateur, à son origine, et nous chantons un *mantra* pour naître à ce qu'il exprime. Le meilleur *mantra* est le Nom de Dieu.

Sur ce plan de la conscience et de la vie où, justement dans la ville de Sardes, il y a quelques hommes qui sont restés fidèles jusqu'au bout et "qui marchent avec moi en vêtement blanc", dit le Seigneur, chanter le Nom de Dieu nous enfante à Sa connaissance et à la connaissance de l'Unité. Chanter "Mon Seigneur et mon Dieu." "Notre Père qui es aux cieux." "Aum Shrî Râm, Jay Râm, Jay Jay Râm. Aum Shrî Râm, Jay Râm, Jay Jay Râm..." jusqu'à ce que ce chant remplace en nous toutes les pensées. Alors notre conscience devient parfaitement claire, parfaitement pure, et elle a seize pétales, le chiffre de la plénitude

divine. Krishna, selon l'Inde, est une incarnation aux 16/16^e du Divin, c'est-à-dire qu'il incarne l'Absolu. Sur ce plan de conscience, plan du Verbe de Vérité, se situe ce que Jésus dit à ses disciples quand il leur conseille : "Ne vous souciez pas de ce que vous aurez à dire. L'Esprit qui est en vous parlera pour vous." Le moi individuel se tait pour laisser parler Dieu en lui et il progresse ainsi vers le sixième plan de conscience : *Ajñā*, qui n'a que deux pétales, et qui est l'inconscience par rapport à la matière.

Sixième plan *Ajñā*

Ajñā rayonne au milieu du front. Il correspond à la sixième Lettre de l'Apocalypse adressée à la ville de Philadelphie. Le verbe grec *philēin* veut dire aimer, et *adelphos*, le frère, le semblable. Il n'y a plus alors, dans la conscience humaine, que l'adorateur et l'adoré, et ils sont semblables. L'adoration est telle que l'homme s'identifie à son Ishta, au dieu, à l'avatar, ou à la Mère divine qu'il vénère. Il est tout près de la plénitude de l'Unité, tels nos petits moines russes qui s'en allaient en répétant le nom de Jésus-Christ, indifférents à toute autre chose et d'abord à eux-mêmes ; tels nos *yogins* méditant pendant des heures et des jours, n'ayant plus conscience de l'extérieur ni de leur corps, ne percevant que cette seule présence intérieure qu'ils adorent et à laquelle ils se consacrent tout entiers. Là est l'accomplissement de la parole de Jésus Christ : "Nul ne vient au Père que par moi." A ce point de notre étude il est compréhensible que cette parole n'ait plus rien de restrictif, et que l'interpréter en disant : "Personne n'est sauvé s'il n'aime pas Jésus-Christ" est faux. Le Christ, comme la Mère Divine, est la première différenciation de l'Absolu, l'unique différenciation, manifestation de l'Absolu. Fils unique, Mère unique, où la création toute entière est manifestée. Substance et vie de l'Esprit à travers la Mère, à travers le Christ. Première différenciation. Dernière différenciation par laquelle nous passons de l'Amour de Dieu à la Plénitude de l'Absolu.

L'amour parfait de Jésus ou de la Mère Divine conduit à cette Unité dans laquelle même l'adoration disparaît. Elle est dépassée dans la Béatitude où il n'y a plus de visage, où ne demeure que l'Infini lumineux nommé par les Hindous "l'océan de lait indifférencié." Océan de lait

indifférencié que l'on trouve au quatrième chapitre de l'Apocalypse : "Le trône de Dieu devant lequel il y a une mer transparente semblable à du cristal." (Chap. IV, V.6) Les images sont les mêmes, les données sont les mêmes parce que la vie mystique est partout identique ; dans tous les temps, sous d'autres noms, sous d'autres formes, le cheminement reste pareil et unique. Pourquoi ? Parce que dans la colonne vertébrale s'accomplit la montée des éléments de la terre et des éléments du ciel, par le canal de la résurrection au travers duquel notre conscience renaît à son origine. L'Unicité Divine est concrète *aussi* !

Dans l'Évangile de Saint Thomas, les disciples demandent un jour à Jésus : "Seigneur, comment sera notre fin ?" Et Jésus leur répond : "Cherchez d'abord le commencement et quand vous aurez trouvé le commencement vous connaîtrez la fin." La fin est semblable au commencement. Au commencement il y a Dieu, à la fin il y a Dieu. Et entre les deux il y a ce chemin, cette montée, pour retrouver l'origine. C'est tout.

"Nul ne vient au Père que par moi." (Jean 14. 6). Nul ne rentre dans l'Unité absolue de l'Esprit radieux sans cet amour total pour Dieu en lequel, à un moment donné, la conscience incarnée de l'homme et la Toute-Conscience spirituelle et lumineuse redeviennent Une.

Souvenons-nous de l'image évoquée par Shrî Râmakrishna qui compare notre réalisation suprême à une poupée de sel penchée au-dessus de la mer et qui voudrait savoir de quoi cette mer est faite. Se penchant encore davantage, elle tombe et se dissout dans sa propre substance. C'est cela l'accomplissement de la conscience dans sa Réalité qui est la Lumière de l'Esprit. Nous sommes la Lumière de l'Esprit mais nous ne le savons pas, nous ne le savons plus. Nous devons y renaître par cet amour total du semblable, du frère qui est Dieu en nous-même. A partir de quoi, devenu inconscients par rapport à la terre, nous entrons dans la Toute-Conscience de notre plénitude.

Septième plan *Sahasrâra*

Et c'est alors le *Sahasrâra*, le septième plan de la conscience, au sommet de la tête, lotus aux mille pétales, illumination parfaite et infinie,

union avec le Divin, plénitude de la conscience incarnée accomplie dans sa transfiguration par l'Esprit et dans l'Esprit. Ce plan ultime, c'est Golgotha, la mort à l'apparence, le triomphe de l'Esprit dans l'incarnation.

La septième Lettre de l'Apocalypse, à Laodicée — Laodicée est la loi juste du peuple, la loi juste de la créature, de notre être — se termine par ces mots : “Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi.” La fusion des substances. L'union où Dieu et l'homme sont redevenus un.

Les sept chandeliers d'or, les sept Lettres aux sept Eglises de l'Apocalypse suivent parfaitement le cheminement de la *Kundalinî*, de notre âme, dans sa montée obéissante à l'exigence de la Lumière et s'accomplissant dans l'Identification avec la Toute-Lumière, où tout est un, où tout est Dieu.

Le corps et ses contours disparaissent, la pensée de soi en tant qu'individu s'efface. Il n'y a plus que la Lumière qui est Dieu et qui est Tout, dans une intensité de vie absolue, dans une joie de réalisation ineffable. C'est cela le septième, le dernier plan de la conscience où tous les autres culminent et sont réalisés.

Ajoutons, dans un sens pratique, que nul n'y parvient en une seule existence. Il y faut, disent les Hindous, beaucoup de vies. Swâmi Vivekânanda expliquait que le Bouddha que nous connaissons et qui a réalisé ce que nous savons, était le vingt-quatrième Bouddha. Il s'agit donc d'être patient, sans découragement, car tout au long de cette ascension, de cette résurrection intérieure, il y a des moments où nous sommes comblés, des heures de grâce où l'Eternel nous donne exactement la nourriture dont nous avons besoin pour aller plus loin.

Il faut aussi se souvenir d'une chose importante : se comparer les uns aux autres, se dire que celui-ci est tellement plus avancé que soi, est inutile et faux. Ceci appartient aux apparences. L'Eternel regarde au cœur, à l'intérieur et non à l'extérieur. Swâmi Vivekânanda disait

à ses disciples : “Vous voyez ce grand sage que tout le monde admire et ce malheureux balayeur de rue que chacun méprise et accable ? En vérité je vous le dis, le balayeur de rue a fait dans cette vie-ci plus de chemin que le yogin.” Nous ne pouvons pas juger. Nous ne savons pas. Ce qui nous est demandé est d’aller de l’avant avec confiance, persévérance, sans découragement, avec un grand amour pour le but à atteindre. Ici, je cite le *Râja-Yoga* de Patanjali : “Avec un grand amour pour le but à atteindre !”

Afin de me faire bien comprendre, je rappellerai la destinée difficile de Sainte Thérèse de Lisieux, si proche de nous. A l’âge de vingt-six ans et aux derniers jours d’une très longue agonie, dans les plus vives souffrances, elle disait : “Ma consolation est de n’en point avoir. J’ai seulement cherché l’amour et la vérité.”

Si l’on cherche l’amour et la vérité, le travail de l’ascension intérieure, de la résurrection en Esprit et en Vérité, se fait à notre insu. C’est Dieu qui s’en charge. Nous ne sommes pas les auteurs de nos progrès. C’est Lui qui fait. C’est Lui qui est. C’est Lui qui sait.

Conclusion

Chacun a sa propre Foi, à laquelle il tient, *l’Ishta*. Mais aussi, les hommes, dans leur presque totale majorité, sont incapables de marcher seuls. Ils ont besoin de *l’assemblée*, de la prière commune. Et dès lors, le rite extérieur, la formule collective prennent fréquemment le pas sur l’authenticité intime où chaque âme rencontre l’Eternel selon sa nature et ses moyens. La Foi se codifie, devient obligation apparente et bien souvent intolérance, fanatisme, tyrannie. On se croit dans le vrai. On veut *faire* au lieu *d’être* et laisser se réaliser l’amour de la Foi dans l’âme des choses, où règne Dieu seul.

La *montée* de l’homme vers Dieu et la *descente* de l’Eternel en lui sont un *fait mystique* tout à fait réel : la rencontre progressive et réciproque, secrète et seule Vraie, de Dieu et de Sa créature au fond de soi. C’est ici que l’ascension de la *Shakti* enfouie dans l’incarnation et sa fusion finale avec Dieu, au travers des sept *Shakras*, prennent toute leur valeur d’enseignement précis, libre de toute dogmatique, vivante en chacun. C’est *Elle l’assemblée*, en chacun et en tous, simultanément.